

ROUERGUE
noir

CLAIRE
RAPHAËL
**S'ILS N'ÉTAIENT
PAS SI FOUS**



Présentation

Que fait la police lorsqu'une femme est tuée d'un coup de feu dans la nuit et que sa fille unique, atteinte de schizophrénie, s'accuse du crime mais décrit une scène incompatible avec les éléments recueillis par les enquêteurs ?

Dans une banlieue parisienne un peu triste mais plutôt tranquille, un flic expérimenté, Ludovic Marchand-Thierry, dirige à partir de faits ténus mais têtus une enquête où l'objectivité et le métier forcent la vérité. Là où les gens se croisent sans se connaître, lui va entrer dans des vies, remonter le fil des histoires jusqu'au point où un assassin appuie sur la détente. Dans cette partition complexe, où il faut parfois toute la compétence et le doigté d'un policier pour obtenir des indices décisifs, Alice Yekavian, ingénieure de la police scientifique, saura, elle, faire parler les armes. Et le hasard.

Dans ce troisième et passionnant roman de Claire Raphaël, au plus près de la réalité du travail policier, le lecteur entre dans ce temps particulier où la folie brise toutes les apparences, la mort toutes les évidences.

Claire Raphaël est ingénieure de la police scientifique et travaille en région parisienne. Ses deux premiers romans policiers, *Les Militantes* (2020) et *Les Gagneuses* (2021), tous deux consacrés aux violences faites aux femmes, ont paru aux Éditions du Rouergue. Claire Raphaël publie également de la poésie.

De la même auteure

Romans

Les Militantes, éditions du Rouergue, 2020

Les Gagneuses, éditions du Rouergue, 2021

Poésie

Par nos montagnes, éditions Encre vives

Simplicité des natures intérieures, éditions Inclinaison

Regards intérieurs, éditions Inclinaison

Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : © Mat Jacob/Tendance floue

© Éditions du Rouergue, 2022
www.lerouergue.com

CLAIRE RAPHAËL

**S'ILS N'ÉTAIENT PAS
SI FOUS**

roman

ROUERGUE
noir

*« Un fou c'est quelqu'un qui a tout perdu,
excepté la raison. »*

Gilbert Keith Chesterton

Un coup de feu a claqué, dans l'ombre de la nuit, et ce n'est pas un avertissement. Un corps est tombé, le coup sec de l'arme, l'écho bref, menace fulgurante, puis ce choc lourd... Nicolas se redresse.

Le réveil indique minuit cinq. Il se demande s'il n'a pas rêvé. Il aurait pu rêver de ce coup de feu comme un coup de trique. Il rêve parfois qu'il chasse encore avec son paternel, dans les forêts du Sud-Ouest où il vivait enfant. À cette époque où pour rien au monde il n'aurait voulu quitter sa terre, cette terre que son père lui apprenait à aimer. Cette terre que son père lui apprenait à dominer, dominer la terre comme on domine le monde, apprendre à connaître la richesse d'un terroir, ses couleurs, ses parfums, son eau, son aridité, son soleil, sa froidure, apprendre que la terre porte en elle une pulsion de vie qui n'a pas de limite, et qui rejaillit à chaque instant sous une forme ou une autre, un rayon de soleil, le cri d'un oiseau, une pierre qui roule, un animal plein de sang... Cette terre qui semble avoir toujours été riche de promesses, des promesses qu'elle a tenues,

cette terre capable de faire germer des hommes forts et des femmes courageuses, des hommes qui se veulent forts et qui finissent par le devenir, des femmes qui se savent courageuses depuis toujours... cette terre qui apprend à devenir dur et modeste... dur d'abord, le temps de la jeunesse, puis modeste le reste de la vie... « Tu ne seras jamais plus fort que le ciel » lui disait sa grand-mère. Il rêve souvent de son enfance et de ce pays qu'il a quitté en croyant qu'il y reviendrait vite. Il est monté à Paris pour faire ses études. Les lycées de Toulouse n'avaient pas de place pour lui. Son livret scolaire n'était pas assez bon pour convaincre. Un établissement de banlieue parisienne lui avait proposé une place, et ce BTS informatique il voulait absolument le réussir. Il n'avait pas d'autre intérêt que cela, l'informatique, ces lignes de commandes, ce langage énigmatique, à la fois primitif et logique ; ce langage qui nous prouve que l'intelligence peut être quelque chose de très simple. Il est monté à Paris et il y est resté. C'est là qu'il a connu sa femme, la seule fille de sa classe, et il était si fier qu'elle l'ait choisi lui plutôt qu'un autre, il n'a pas hésité quand elle lui a demandé de rester dans la capitale.

Il habite la ZUP du Bel Air depuis cinq ans. Depuis qu'ils essayent d'avoir un enfant. Ils se sont installés là parce que ce n'est pas cher. Ils ont acheté un quatre-pièces pour que les enfants puissent avoir chacun leur chambre. Deux enfants. Un garçon et une fille, ce serait l'idéal... Sa femme n'est toujours pas enceinte mais elle fait ce qu'il faut. Parfois il pense que c'est l'air de la banlieue qui ne lui convient pas. Parfois il pense qu'il devrait retourner dans le Sud-Ouest. Si seulement il pouvait y trouver un travail. Il s'est spécialisé en informatique de gestion. À Paris, il a trouvé du boulot facilement. On manque de gens formés dans cette spécialité. Il travaille dans le back-office d'une grande structure où les salariés sont souvent jeunes et encouragés à progresser parce que la maison

veut avoir une politique sociale. C'est pour cela qu'il ne se plaint pas. Il s'habitue à vivre dans cette cité dont les apparences sont tristes mais tout y est assez calme.

C'est un ensemble de bâtiments des années 1960. Les immeubles sont tous identiques. Leurs lignes décidées à l'avance par un architecte qui n'a pas cherché à faire des exploits, et qui a déplié son projet en profitant d'un espace taillé dans le vert. Une dizaine d'étages. C'est beaucoup. Assez pour donner à l'endroit l'aspect d'un fortin. Mais la forêt n'est pas loin. C'est pour cette forêt que Nicolas a décidé de s'installer ici. Il ne le regrette pas. Ses voisins ne font pas de bruit. Il les connaît à peine. Il les croise. Il connaît leurs noms, il ne sait rien de leur histoire, et peut-être n'ont-ils pas d'histoire. Les gens ici semblent doux et patients faute de mieux. Peut-être sont-ils sages comme on le devient quand on a renoncé à plaire. Certains se plaignent mais ce ne sont pas les plus nombreux. Et leurs plaintes ressemblent à des comédies, soupçon de révolte sur un lit de lassitude, leurs plaintes ressemblent au bavardage de gens qui n'ont rien à dire et qui n'arrivent pas à l'admettre, ils n'arrivent pas à admettre que leurs pensées sont creuses depuis que leur curiosité est morte. La cité est le lieu idéal d'un repli sur soi quand on a trouvé un travail qui paye et qu'on a mis en réserve tous ses désirs. La délinquance qui s'est installée depuis quelques années ne le gêne pas tant que cela. Du trafic de shit entre deux immeubles réunis par une passerelle qui obscurcit l'espace. Quelques dégradations de cages d'escaliers, des tags qui se voudraient politiques, et des voitures qui ont brûlé une nuit de la Saint-Sylvestre. Une seule nuit. C'était il y a trois ans.

Il a vu que sa femme était elle aussi éveillée.

– Il s'est passé quelque chose ?

– Je crois qu'il y a eu un coup de feu.

- Un coup de feu, cela m'étonnerait !
- Pourquoi pas ?
- Mais pourquoi veux-tu qu'il y ait eu un coup de feu ?
- Je ne veux rien...

Il s'est levé. Il ne va pas parlementer. Il ne cherchera pas à la convaincre. Il n'a plus sommeil. Il est sûr d'avoir entendu un coup de feu. Il va près de la porte. Le silence enveloppe l'immeuble dans sa nasse. Le silence se coupe de bruits lointains, bruits de moteurs sur la route avoisinante où le trafic ne s'interrompt jamais, et à minuit passé les taxis et les ambulances rivalisent avec les voitures de ceux qui sortent de boîte. Il y en a une qui s'est ouverte depuis quelques années en bordure de la départementale, un établissement gigantesque qui sert de la pop suave et de la danse électro, comme si la musique là-bas se résumait à un même rythme à trois temps sur lequel il faut danser, danser... pour se débarrasser des impuretés de la vie... ou pour s'échauffer avant de trouver des filles consentantes.

Il ouvre la porte, la cage d'escalier se dresse comme un puits sans mémoire. Il allume la lumière, il monte un étage, lentement. Il se demande s'il a raison de chercher à savoir, la curiosité n'est pas un défaut, mais elle mène souvent à des découvertes qu'on regrette d'avoir faites, parce qu'il est toujours plus commode de ne rien savoir d'autre que ce qu'on sait déjà... Il arrive sur le palier du quatrième, il y a une douille, la porte est ouverte, il n'a pas besoin d'en savoir plus.

Un équipage de Police-secours se transporte sur les lieux à minuit vingt. Un gardien reste près de la voiture bien que le quartier ne soit pas réputé dangereux. Mis à part quelques épisodes qui n'ont pas duré longtemps, la violence ne s'enracine pas, elle vient des villes avoisinantes, elle passe comme un feu brûlant, puis elle s'éteint. Ce n'est pas ici qu'on accueille les forces de l'ordre par une débauche d'invectives ou une pluie de pierres, de canettes alourdies par du sable ou des mortiers d'artifice tirés à l'horizontale, c'est davantage un lieu de tristesse qu'un lieu de révolte, dans lequel on a casé des femmes seules, elles sont de plus en plus nombreuses, des vieux à faibles ressources et des jeunes couples qui débutent, toutes sortes de gens qui ont appris à faire avec leurs frustrations et auxquels on a offert un peu de confort pour qu'ils se croient encore libres.

Deux agents montent au quatrième, il y a une douille sur le palier et il n'est pas question d'y toucher. La porte est ouverte, grande ouverte préciseront-ils dans leur procès-verbal, et ils sortent leurs armes par précaution, les menaces silencieuses sont les plus dangereuses, ils s'annoncent, ils

n'entendent rien de plus que leurs cœurs battants, et rien ne permet de savoir ce qui se cache derrière cette entrée. Ils pénètrent dans l'appartement, ils ont allumé la lumière du vestibule, il y a un pouf et des journaux qui s'empilent, une horloge qui pourrait avoir un certain prix, et dans le salon, cette femme, elle est allongée et il ne faut pas beaucoup de temps pour comprendre qu'elle ne va pas se relever. Il y a du sang sur le côté supérieur de sa tête, un filet de sang mince qui n'a rien d'effrayant mais qui en dit long, ils n'appellent pas le SAMU, ils sont d'accord tous les deux, on ne tente pas de ranimer une femme qui a pris une balle dans la tête, ils avisent la salle de commandement, on leur demande de protéger la scène de crime.

Ludovic Marchand-Thierry se réveille en râlant. Comme à chaque fois qu'on le réveille sur l'astreinte. Et il espère sincèrement que ce ne soit pas pour rien. Parce qu'il veut bien servir de soldat dévoué à une armée courageuse mais il supporte de plus en plus mal qu'on l'appelle en pleine nuit pour faire des politesses. Deux jours plus tôt, il a été sollicité à une heure du matin parce qu'un soi-disant diplomate s'était fait cambrioler. Comme si les cambriolages nécessitaient des enquêtes en temps réel, comme s'il fallait s'affoler parce qu'un sous-fifre d'ambassade s'est fait voler son argent et les bijoux de sa femme.

- Les bijoux de sa mère !
- Qu'est-ce que cela change ?
- Sa mère a été ministre dans son pays.
- On s'en fout !

Il avait crié. Il avait crié à la gueule de ce commissaire qui l'appelait de l'état-major. Parce qu'il avait fallu qu'un commissaire s'y mette, en déroulant le tapis rouge à une victime dont on supposait qu'elle aurait le bras long... Il avait crié au risque de réveiller les voisins. Il avait refusé de se

déplacer, il en avait été quitte pour une explication avec sa hiérarchie. Une explication brève, brutale, qui ne l'ébranlera que le temps de passer à autre chose. Il n'a plus envie d'enchaîner les heures de nuit comme autrefois, quand chaque appel l'amusait parce qu'il savait qu'il allait pouvoir faire le beau au volant de sa voiture de service, et enfiler les avenues à cent kilomètres-heure protégé par son gyrophare, il en a assez de cette comédie, à cinquante ans son métier a cessé de l'amuser même s'il le passionne encore.

Il se lève. Une douille sur le palier et la porte ouverte. L'officier de permanence du quart de nuit s'est contenté de prendre quelques informations avant d'appeler le parquet qui a saisi la Sûreté. Marchand-Thierry n'est pas étonné. Il sait que si les faits s'étaient déroulés dans un quartier plus bourgeois, la brigade criminelle de Versailles aurait été choisie. Les magistrats savent que la Sûreté départementale est particulièrement compétente pour enquêter dans les quartiers dits sensibles. Et la ZUP du Bel Air est classée zone sensible du seul fait qu'elle a une vocation sociale.

- Qui a appelé ?
- Le voisin du dessous, il a entendu le coup de feu.
- Il a vu quelque chose ?
- Non.
- Il a entendu autre chose que le coup de feu ?
- Non.
- L'arme n'est pas sur place ?
- Non, il n'y a pas d'arme près du corps.
- Et la victime ?
- Une femme de cinquante-six ans, on a demandé au voisin de la reconnaître, c'est bien l'habitante régulière du logement.
- Elle vivait seule ?
- Oui.

Si elle vivait seule, ce n'est pas son compagnon qui s'est lâché, c'est plus compliqué que cela, c'est peut-être très compliqué... Un meurtre cela se résout très vite, en quelques jours quand c'est le résultat d'une pulsion qui n'a pas eu le temps de s'organiser, une pulsion qui vient de tout près, un fils, une fille, un ancien conjoint... ou alors cela prend beaucoup de temps, le temps que des témoins acceptent de parler, acceptent de s'impliquer, le temps que les langues se délient et que les secrets se délitent... Il sait déjà qu'il va devoir superviser des constatations particulièrement serrées. Il prend le temps de manger quelque chose.

Il avale un jus de fruit dont le sucre réveille son sang et il ouvre la fenêtre pour toiser la nuit. Il se prépare un sandwich de pain et de jambon, et un café fort, puis un deuxième. Il prend son temps, les morts peuvent attendre, les crimes peuvent attendre, rien ne sert de se précipiter, la mort a l'avantage de briser le temps, de s'imposer avec une puissance qu'il faut accepter. Il vaut mieux lui faire face avec prudence, et délicatesse, avec patience, la prendre comme on recueille les confidences d'une très vieille femme qui chercherait ses mots... Il prend son temps, il aime de plus en plus ces moments où il refuse de céder à l'urgence, ces moments où il entre en résistance, où il se fait attendre, où il se fait silencieux alors qu'une foule de personnes attendent qu'il manifeste sa compétence, son expérience et son expertise... Sa compétence est reconnue, il faut vingt ans pour devenir bon procédurier, il faut vingt ans pour apprendre à voir tous les détails sans s'y perdre, pour apprendre à ne rien laisser de côté, pour apprendre à ne pas donner trop de champ aux intuitions, pour les laisser s'exprimer aussi, les intuitions sont des fils invisibles qui peuvent mener à la vérité ou s'entortiller en nœuds gavés d'inconscient... sa compétence est reconnue et il ne s'en vante pas mais il aime désormais se faire désirer, ce n'est pas un caprice, ce n'est qu'un plaisir.

Il arrive sur les lieux à une heure. Et les deux gars de la patrouille écoutent de la musique en dansant sur le palier. Ils dansent sans faire de bruit, le son en sourdine, les pieds à plat, à peine déhanchés comme deux pingouins patinent sur la glace... Ils se redressent en voyant l'officier sortir de l'ascenseur. « Le lieutenant du quart n'a pas pu rester. Il est parti sur un différend familial, une femme qui a pris un coup de couteau... On a dit au voisin de rentrer chez lui, on n'a pas touché à la douille ni au corps, elle est dans le salon, il n'y a pas de désordre apparent. »

Il a sorti son dictaphone et il a commencé les constatations.

Il fait un premier tour sans toucher à rien, un salon, une cuisine propre, une porte menant à un couloir, une salle de bains, du linge qui sèche, deux chambres, il inspecte les lieux à la lampe de poche, il ne cherche rien, il regarde, il retourne dans le salon, le corps est affalé sur le dos, les jambes pliées et croisées, comme emmêlées, comme si elle avait tenté de rester debout, comme si le bas de son corps avait résisté, la bouche ouverte, une plaie au niveau de la tempe, il y a une nappe sur la table, une nappe blanche, très propre, une corbeille de fruits, quatre pommes, trois jaunes et une rouge, il le notera dans son PV pour le plaisir, il y a un magazine sur la table basse, un magazine féminin, quelques livres sur une étagère, un lecteur de CD est allumé, un disque de Brel est dans l'appareil.

– Vous avez allumé des lumières ?

– Seulement celle de l'entrée, le lampadaire du salon était allumé.

Il fait venir l'Identité judiciaire.

C'est un binôme qui arrive. Michel qu'il connaît bien, le gros, comme ses collègues le surnomment et ce n'est pas

une insulte. C'est un nom de théâtre ou peut-être un nom de guerre, c'est un nom qui s'est imposé comme une évidence et que l'intéressé accepte sans broncher. Peut-être parce qu'il n'est pas si gros que cela, il est surtout large, baraqué comme s'il était né à l'ombre d'un grand chêne, il a pris du ventre depuis quelques années mais ça lui va bien, ça le ralentit quand tout le monde voudrait qu'il aille vite, parce que les enquêteurs veulent toujours que les constatations soient faites rapidement et ils ont tort. Une fillette l'accompagne qui dit s'appeler Ludivine, c'est un prénom de fée clochette se dit Ludovic, elle ne doit pas avoir vingt ans, elle est souriante comme tous ces gosses qui choisissent tôt ce métier difficile en croyant répondre à un devoir, en croyant qu'ils ne s'ennuieront pas, ils ont tellement peur de s'ennuyer. Ils ont tellement besoin de vivre, ils ont tellement besoin de faire leurs preuves, on les a élevés en leur disant que rien ne serait facile, on les a élevés en se moquant de leurs timidités, on leur a interdit toute innocence, on leur a appris l'ironie, on leur a dit qu'il fallait se battre, sans leur dire contre qui, alors, ils ne s'étonnent pas de devoir faire un boulot sale, ils se mettent à protester au bout de trois ou quatre ans, ils se mettent à se plaindre un jour et ils n'en finissent plus mais personne n'écouterait jamais leurs plaintes. Son fils ne sera sans doute pas différent se dit Ludovic. Il aura lui aussi bientôt cet air souriant, presque benêt, de celui qui est fier d'avoir décroché son concours et qui ne sait pas encore ce qu'il va devoir payer pour rester à la hauteur. Il vient d'intégrer l'école des gardiens de la paix. Il n'a pas voulu dire pourquoi il choisissait d'embrasser le métier de son père. Il a joué l'insolence. « Et pourquoi pas, ce ne sera pas pire que d'être chômeur. » Ludovic espère juste qu'il entrera dans un service dirigé par un homme de valeur, il sait bien à quel point le chef est important dans ce métier.

Il laisse faire les deux collègues de l'IJ. Photographies, plans, prélèvements génétiques, recherches de traces papillaires, les deux sont rodés. Michel à la manœuvre, la fille lui tend la main, oriente le flash, tire le mètre, tend les écouvillons et les pinceaux de poudre, prenant des notes jusqu'à ce que les scellés s'accumulent. « Je t'ai fait trente-sept écouvillons et cinquante-deux transferts de traces » dit Michel, « je ne relève pas les empreintes de la victime, on attend que le légiste regarde ses ongles, elle s'est peut-être défendue. » À trois heures du matin, Ludovic demande qu'un médecin se déplace mais personne n'est disponible à l'unité médico-judiciaire. La garde est occupée par la visite d'une dizaine de jeunes qui ont mis le feu à des poubelles et accueilli les pompiers avec des pétards, à Poissy, deux BAC les ont servis, Ludovic décide de faire appel à SOS Médecins et une femme se déplace.

Elle arrive vite. Cheveux très courts, un peu maigre, gilet de photographe par-dessus un anorak rouge, un peu chaud pour la saison, elle est montée par les escaliers, elle est essoufflée, ou peut-être un peu craintive...

— Je ne suis pas très chevronnée dans ce domaine...

— Il y aura une autopsie, vous pouvez relever la température du corps ?

— Ça oui, je peux faire, j'ai le thermomètre adéquat... faut que je mette des gants... j'ai tout ce qu'il faut... au cas où... on n'est pas souvent appelés pour examiner des morts... tant mieux, n'est-ce pas ?

Elle retire son anorak, elle regarde un peu autour d'elle, elle ne voit rien de particulier et ça l'étonne, c'est la première fois qu'elle est appelée sur les lieux d'un homicide, elle écarte la robe de chambre de la victime, elle soulève sa chemise de nuit, c'est toujours lourd le corps d'un mort, elle prend le temps de bien faire...

– Les fenêtres étaient fermées ? Elle est à trente-quatre degrés, ça vous va ?

– Ça me va très bien.

Elle rédige un bleu, un certificat médical avec obstacle, qu'elle tend à Ludovic, il n'a besoin de rien de plus. Il aimerait surtout savoir qui était la victime, exécutée en pleine nuit, ce n'est pas un dommage collatéral, elle était visée, il aimerait savoir si elle dérangeait ou si elle est mal tombée. Est-ce qu'elle pouvait servir de nourrice, s'être laissé entraîner dans un jeu de service rendu à des voyous ? Ou bien c'est un de ses proches, les meurtres par arme de poing sont souvent liés au banditisme, les meurtres familiaux sont le plus souvent au couteau, ou au fusil de chasse, ou des étranglements, des empoisonnements, mais il sait ce qu'il faut faire des statistiques, chaque mort criminelle est une exception. Le corps est emmené au service médico-légal de l'hôpital de Garches.

Quand le binôme de l'IJ a fini, il les laisse aller, il leur souhaite une bonne nuit. Michel sort une flasque et se sert une rasade avant de partir, « du jus de pomme » dit-il comme s'il fallait qu'il se justifie, « avec du citron, c'est pour pas que je m'endorme au volant ». Ludovic commence à fureter, ouvrant chaque placard, chaque tiroir, pour y trouver les traces et les fétiches d'une histoire qui vient de se finir... Agenda, carnet d'adresses, papiers administratifs, cartes postales, impôts, quittances, relevés bancaires, ordonnances médicales, il cherche aussi les indices de la présence d'une arme, des cartouches notamment, il ne trouve pas. Il lit son dossier médical, elle s'était soumise à un bilan récemment, dépistage du cancer du sein et du colon, bilan endocrinien, détection d'une légère hypothyroïdie, rien de grave, et il trouve le dossier psychiatrique d'une dénommée Amélie. C'est apparemment la fille de la victime. Amélie Rougesse, vingt-quatre ans, schizophrénie dysthymique. Une première

hospitalisation à dix-huit ans, bouffées délirantes, désorganisation de la volonté, auto-agression, faible adhésion au traitement, une nouvelle hospitalisation à vingt ans, puis à vingt et un ans, forte anxiété, discours morcelé, déréalisation, faible capacité d'organisation de la pensée, régression affective, prise de conscience progressive de sa pathologie, elle a suivi un parcours de psychoéducation, elle adhère peu à peu aux soins, son humeur se stabilise, elle est prise en charge par le centre médico-psychologique local, elle perçoit une allocation d'adulte handicapé, elle demeure dans la cité, dans la même rue.

Puis il descend chez le voisin. L'homme ne s'est pas recouché. Il attendait. Il savait qu'on allait venir l'auditionner.

– J'ai dit à ma femme de se rendormir.

Il parle à voix basse.

– Cela vous dérange si on s'installe dans la cuisine, cela évitera qu'elle nous entende ?

Sur la table de la cuisine, il y a une tasse de café et un bol de noisettes. Et puis un téléphone, ouvert sur une page Facebook, le profil d'une certaine Sabine...

– Vous regardez le Facebook de votre voisine ?

– Je vous attendais. Je me suis dit que je ne la connaissais pas tellement, je la croisais quelquefois, j'ai eu envie de savoir...

Il parle lentement, c'est de l'hésitation, de la timidité, la timidité d'un homme jeune qui n'a pas assez d'aisance pour s'adapter à une situation inhabituelle, il ne sait pas s'il a fait une erreur, s'il doit présenter ses excuses, si sa curiosité est malsaine, il n'a jamais été entendu par la police, jamais été témoin d'un meurtre, et d'ailleurs il n'en a pas été témoin.

– Je n'ai rien vu vous savez.

Ludovic veut bien croire que ce témoin n'a rien vu mais il veut en être sûr. Il veut être sûr de ne pas passer à côté

d'une information que l'autre cacherait sans le vouloir, par simple peur, par réflexe, parce qu'on peut avoir peur d'être témoin dans une enquête de police, parce qu'on peut penser qu'il faut en dire le minimum, qu'il faut laisser faire l'institution... L'homme n'a pas l'air particulièrement craintif. Il n'a l'air de rien. Ludovic l'interroge sur sa vie, son métier, afin de fiabiliser son témoignage, de sonder la moralité du témoin, il est déjà en train de penser à la qualité de sa procédure, réflexe de vieil enquêteur.

– Un de mes collègues va venir vous interroger vers neuf heures. Tenez-vous à disposition s'il vous plaît.

– Mais vous venez de m'interroger !

– Cela ne suffit pas. C'est un meurtre.

L'homme ne dit rien. Il opine même, ce mot de meurtre fait facilement taire les contestations. Celui qui enquête sur un meurtre est un roi. Il a tout pouvoir. Ludovic le sait.

Il est rentré chez lui. Il a fait du café. Il a allumé la télévision, France Info TV. Il a regardé le journal, les nouvelles ne sont jamais ni bonnes ni mauvaises, elles se répètent, on s'habitue, les guerres tuent à petit feu dans la banalité d'une violence qui se cache derrière le collectif, et les crimes s'invitent comme des histoires qui pourraient ressembler à de bons romans tant l'hystérie de la violence personnelle ne cesse de fasciner... Le chanteur Johnny Clegg est mort, il écoute les yeux fermés une des chansons les plus connues de l'artiste, « Asimbonanga », hommage à Mandela, saint homme sans aucun doute, capable d'abolir la loi du plus fort, cette loi du plus fort qui reste la loi fondamentale de nos sociétés.

Il enfle une tenue de sport et il part courir dans la forêt de Fausses-Reposes. Il s'y est mis il y a six mois. Après un malaise. Malaise vagal, « rien de grave » ont dit les médecins, mais il a compris qu'il fallait prendre au sérieux cet

avertissement. Ce coup de semonce qui n'a rien de spectaculaire mais il a assez de maturité pour savoir donner de l'importance aux signaux faibles. Il sait que les détails sont aussi importants que les phénomènes. À cinquante ans, tu n'as plus le droit à l'erreur s'est-il entendu penser, à cinquante ans, tu risques tous les jours de t'affaïsser un peu plus, dans l'abêtissement du corps et de l'esprit, parce que tu n'as plus rien à perdre ni à gagner, les jeux sont faits et ta vie est loin d'être finie... Il a arrêté de fumer. Ça a été plus difficile que ce qu'il pensait. Il a choisi de se mettre à courir tous les jours avant d'aller travailler. Il fait son tour, il dérange quelques oiseaux, il achète quelques viennoiseries à la boulangerie pour les collègues de son groupe. Et il part à la Sûreté.

Il arrive le premier à huit heures. Il attend que les trois autres se pointent. Deux sur six sont en congés pour l'été. Serge arrive, crâne rasé dans son costume de motard, Étienne, le plus jeune, qui vient de la compagnie départementale d'intervention, et Caroline, la meilleure et la plus enjouée, qui aime les mots cinglants mais n'a pas renoncé à jouer les fifilles quand il faut taper dans le dur et qu'elle a peur. Elle a été blessée dès le début de sa carrière, les blessures trop précoces laissent des traces indélébiles.

Étienne fait le café, c'est son rôle, il n'a pas peur de servir les autres, et il suppose que c'est ce qu'on attend de lui, servir ceux qui sont plus vieux que soi n'est jamais difficile. Cela fait six mois qu'il a intégré le groupe. Six mois pour apprendre à travailler autrement qu'en se servant de son corps. Six mois pour apprendre le poids des mots, la précision du verbe quand il faut transformer une plainte en un aveu, il a compris en arrivant ici que la police judiciaire est une police de dentellière, il sait qu'il a tout à apprendre, et on l'a incité à poser toutes les questions qu'il jugerait utiles.

– J'ai été appelé cette nuit, dit Ludovic.

– Sur quoi ?

– Un meurtre.

– Un meurtre, pourquoi tu ne m’as pas prévenue ? demande Caroline.

– Je n’avais pas besoin de toi... Ne fais pas cette tête-là, l’appartement est sous scellés, la scène de crime est limitée à un salon, aucun désordre, le seul indice est une douille, c’est une femme de cinquante-six ans, veuve, elle vivait seule apparemment, elle ne travaillait plus, elle touchait la pension de réversion de son mari, elle a été abattue d’une balle dans la tête, la douille était sur le palier, je suppose que le tireur a dû taper dedans, il est parti vite en laissant la porte ouverte.

– Qui a appelé ?

– Un voisin, il a entendu le coup de feu et c’est tout. Il est crédible, un gars ordinaire, éduqué, à peine un peu plus curieux que la moyenne. Il aurait pu rester au pieu après avoir entendu le coup de feu, il est monté voir, il n’a rien vu que la douille sur le palier, il nous a appelés. Bon, on y retourne ! Serge, tu auditionnes le requérant, il t’attend. Étienne, tu fais le tour de la résidence, tu peux faire cela ? Tu interrogues tous ceux que tu croises, tu prends le temps de les faire parler, de leur faire dire ce qu’ils ont entendu hier soir et cette nuit, et ce qu’ils savent de la victime...

– Je note tout ce qu’ils disent ?

– Non, tu leur parles, tu leur parles comme on se parle entre gens raisonnables, tu les regardes, tu les écoutes, tu les fais répéter...

– OK, OK.

Étienne n’aime pas tant que cela qu’on lui explique les méthodes de la brigade avec trop d’insistance. Et pourtant, c’est nécessaire. Il faut qu’il accepte l’idée qu’il est un débutant. Et il sait que tôt ou tard il sera capable d’apporter quelque chose au groupe. Le plus tôt serait le mieux.

– Caro, tu viens avec moi, on va chez la fille.
– La fille ?
– La victime a une fille qui souffre de schizophrénie.
– Cela en fait une suspecte ?
– Elle habite juste à côté, elle est suspecte, oui. Schizo ou pas, on va la secouer.

– Si elle est en état de nous répondre.
– Elle le sera.

Ils se lèvent sauf Étienne.

– Mon frère est schizophrène, dit-il.

Ils se tournent vers lui. Ils attendent la suite. Étienne reste assis, les deux mains sur la table, un poing serré, il a parlé d'une voix étrange, une voix rapide, comme s'il était en colère mais il n'y a pas de raison.

– Ton frère ?
– Oui. Et c'est peut-être héréditaire d'ailleurs.
– Mais non, ce n'est pas héréditaire la schizophrénie.
– Certains disent que si. Qu'il y a une prédisposition génétique. Et que la cause supposée ne fait qu'exprimer ce risque. Ça se déclenche entre l'âge de quinze et trente ans.

– Tu as quel âge ?
– Vingt-six.
– Tu as peur ?
– J'aime beaucoup mon frère. C'est une crème. Un agneau, un véritable agneau.

– Pourquoi tu nous dis ça ?
– Cette fille, vous voulez la secouer.
– On va lui présenter nos condoléances et lui poser quelques questions.

– Vous pouvez pas la secouer. La mort de sa mère ça risque de la faire décompenser ; de la faire rechuter, on ne peut pas la secouer, c'est une victime, la victime d'un mal atroce ! Parce que la schizophrénie, c'est une maladie qui suce le sang, qui prend toutes les forces, la volonté, ça prend

même la parole, certains n'arrivent même plus à s'exprimer, mon frère il ne fait rien, rien, il passe ses journées à jouer à des jeux idiots, des jeux vidéo, comme un gosse, il était étudiant en maths, toujours le premier, il voulait faire un doctorat, faire de la recherche fondamentale et...

– OK. On va interroger cette fille parce qu'on doit l'interroger. Et proprement parce qu'on n'est pas des sauvages et ce n'est pas la première personne fragile que je vais interroger tu peux me croire, répond Ludovic, qui n'a pas envie de voir son collègue s'affoler, et qui est un peu étonné que le jeune se soit livré comme cela. C'est peut-être une question de génération, à son époque on était davantage pudique.

Ils ont pris deux voitures. Ils sont repartis vers la ZAC du Bel Air. Ça roule bien. Les vacances d'été ont nettoyé la ville ; vidée de son surplus et de cette cohue de gens habitués à toutes les bousculades... comme on s'habitue à se frotter les uns contre les autres sans jamais oser se battre... On est trop nombreux se dit Ludovic en conduisant. On est beaucoup trop nombreux et on ne s'en rend compte qu'à ces moments-là, quand on peut enfin se mouvoir sans devoir demander pardon. Ils se garent dans la rue Chopin. Serge part au numéro 1. Étienne le suit pour faire les étages. Ludovic et Caroline vers le numéro 5.

Ils ont frappé à la porte et personne n'a répondu. Ils ont frappé une deuxième fois, tambouriné, une voisine est sortie. Elle les regarde. Elle tient un torchon à la main, comme si elle voulait les chasser de cette façon-là, comme on chasse une mouche.

– Votre voisine, elle est là ?

– Je pense, oui, je crois qu'elle ne sort que le soir quand elle va dîner chez sa mère.

– Elle dîne chez sa mère tous les soirs ?
– Oui, oui, je crois, vous êtes médecins ?
– On est de la police. Vous avez les clés ?
– Ah, non, je n’ai pas les clés, mais je peux lui téléphoner, elle a le téléphone, peut-être que si on l’appelle, elle va ouvrir.

– Appelez-la.

La voisine revient cinq minutes plus tard.

« Elle va vous ouvrir » dit-elle en chuchotant. Et en baisant un peu la tête, comme si elle était honteuse, elle avait dû se faire engueuler par la fille, qui n’avait sans doute pas apprécié qu’on la réveille.

La porte s’est ouverte. Une jeune femme aux cheveux longs, décoiffée, dans un peignoir bleu, fermé par une ceinture blanche, les yeux brillants, l’air inquiet.

– Pourquoi vous m’avez réveillée ?

– Nous sommes officiers de police, on peut vous parler ?

– Je ne parle aux autorités que si c’est strictement nécessaire.

– C’est strictement nécessaire.

– Il faudrait qu’on en soit sûr.

– On en est sûrs, vous nous laissez entrer chez vous ?

– Je ne crois pas que ce soit la meilleure solution, répond-elle tout en se reculant pour mieux démentir ses propos, et les deux s’engouffrent.

C’est un studio aux murs blancs. Une grande affiche montre une scène de cirque, une arène, des gradins, des couleurs, un clown, un tigre, un trapéziste, des traînées rouges, jaunes, des ballons, tableau figuratif d’un artiste qui aime le mouvement... il y a un canapé-lit ouvert, un oreiller, un ours en peluche, assez gros, de couleur mauve portant une cravate dorée, il y a un meuble portant une petite télévision et contenant des disques.

– Vous aimez la musique ?
– Qu'est-ce que vous voulez écouter ?
– Je ne veux pas écouter de musique, mademoiselle, je veux juste que vous m'écoutez, vous, et que vous répondiez à quelques questions.

– C'est pour mon allocation ?
– Non, pas du tout. C'est parce qu'il s'est passé quelque chose de grave.

Il tire une des deux chaises de paille qui entourent une petite table blanche, il s'est assis dessus, il enjoint la fille à s'asseoir en face de lui, sur le lit, elle obtempère, elle est assise au bord du matelas, les mains sur les genoux, un peu crispée, trop tendue, il se dit qu'elle va mal encaisser...

– Il est arrivé quelque chose de grave à votre mère. Cette nuit. Cette nuit, il est arrivé quelque chose à votre mère, quelque chose de grave et elle est décédée. J'en suis désolé pour vous. Votre mère est morte parce que quelqu'un l'a tuée. Et je vous présente mes condoléances. On est venus vous parler. Vous parler de votre mère et de vous. On a besoin de comprendre ce qu'il s'est passé.

– Je veux la voir, elle est où ?
– Vous la verrez plus tard.
– Non. Allez-vous-en ! Pourquoi vous venez chez moi comme cela ?

– Il faut que vous répondiez à quelques questions.
– Sortez de chez moi, vous ne pouvez pas rester là, elle s'est mise à crier, toujours assise, toujours tendue comme un arc, baissant la tête comme si elle savait qu'on ne doit pas crier ainsi. Ludovic s'est levé, il est allé vers la fenêtre, il a monté le store, il a laissé la lumière du soleil entrer dans la pièce, il a ouvert la vitre, il a laissé l'air passer, la jeune femme a semblé se détendre, elle respirait fort, bouche ouverte, elle ne pleurait pas, on ne pouvait pas savoir si elle

était calmée, si elle comprenait ce qu'on attendait d'elle, ils ont laissé dix minutes s'écouler.

– Vous voulez bien répondre à quelques questions ?

– Je suis chez moi ici.

– Oui, vous êtes chez vous.

– Chez moi, je ne suis pas obligée de répondre aux questions.

– D'accord, vous avez raison, vous allez venir avec nous.

– Où ça ?

– Dans nos bureaux.

– Au château de Versailles ?

– Non, pas au château, à Viroflay, venez, levez-vous.

Elle s'est levée.

– Vous devez vous habiller.

– Non.

Elle a encore crié. Ils n'insistent pas.

– Prenez votre carte d'identité. Et votre téléphone, vous avez un téléphone ?

Elle ne répond pas. Elle prend un sac. Elle met dedans son téléphone, elle prend un livre, elle va dans la cuisine, elle met dans son sac un paquet de biscuits, elle retourne dans la cuisine, une petite bouteille de jus d'orange à la main qu'elle place également dans son sac, elle enfle des chaussures, des chaussures hautes, lacées, sous sa robe de chambre, elle sort, ils la suivent, ils l'escortent vers leur voiture.

Elle était assise sur la banquette arrière. Caroline à ses côtés à toutes fins utiles, en prévision d'une crise de nerfs ou d'une rébellion ? La jeune fille regardait devant elle, ses lèvres bougeaient parfois, elle se parlait à elle-même ou bien elle récitait quelque chose, une prière, un mantra, une chanson, un encouragement, elle regardait devant elle et elle avait parfois des petits sourires puis elle plissait le front, elle fermait les yeux. Alors qu'ils arrivent à Versailles, elle demande :

- On pourrait aller visiter le château ?
- Vous aimez les châteaux ? demande Caroline.
- J’aurais bien aimé vivre dans un château.

Ludovic s’est retourné. Il est arrêté à un feu.

- Qu’est-ce qui est arrivé à votre mère à votre avis ?

– Elle est morte parce qu’elle était méchante avec moi, répond-elle calmement, d’une voix sûre, ce n’est pas un aveu, c’est un constat, une évidence...

- C’est vous qui l’avez tuée ?

- Je l’ai tuée parce qu’elle était méchante avec moi.

Elle a parlé sur le même ton, un peu agressif mais sans colère. Ludovic pense que ce pourrait être de la provocation, il a l’impression qu’elle en rajoute, qu’elle fait l’enfant, cette façon de dire « j’aurais aimé vivre dans un château » comme une gosse...

– OK. On va discuter de tout cela, répond-il. Et puis le silence s’installe dans l’habitable. Alors qu’ils quittent Versailles pour entrer dans Viroflay, alors qu’ils sont encore arrêtés à un feu, la fille dit :

- Je voudrais descendre ici.

Ils ne lui répondent pas, elle essaye d’ouvrir la portière qui est bloquée, Caroline se prépare à devoir la contenir, mais non, elle n’insiste pas, elle se tient droite, elle renifle, comme si elle allait se mettre à pleurer mais elle ne pleure pas.

Ludovic la fait sortir de la voiture, il lui prend le bras, elle tente de se dégager, il serre plus fort, il la conduit, il l’emmène vers le local dédié à la prise d’empreintes, il demande qu’on la prélève, il lui explique, elle n’a pas l’air d’écouter, il demande qu’on la monte ensuite dans son bureau.

Caroline le regarde d’un air dur, alors il lui demande : « quoi ? » comme un chien qui aboie.

- Tu déconnes Ludo.

Il hausse les épaules, il sait très bien ce qu'elle lui reproche, cet interrogatoire dans la voiture, tout à coup, sans formalité, à la limite de la légalité, et cet aveu obtenu dans des conditions qui pourraient si facilement être contestées... Il ne sait d'ailleurs pas très bien lui-même pourquoi il a interrogé la fille de cette façon. Une envie de faire cesser son discours infantile. D'emballer l'affaire. D'aller au plus vite. De ne pas se laisser impressionner par cette maladie qui pourrait tout compliquer, elle est schizophrène et alors ? Si elle vit seule, c'est qu'elle ne va pas si mal que cela, et si elle a tué, autant qu'on le sache tout de suite. Et si elle a tué sa mère, ça vient sûrement de loin et peu importent les explications. Les relations familiales ne s'expliquent pas, elles sont dirigées par les instincts, l'instinct d'attachement, l'instinct de liberté, elles s'enracinent dans une confrontation qui ne s'accomplit jamais, les sentiments et l'habitude empêchent la résolution du conflit, elles s'enracinent dans la répétition inlassable des mêmes questions et des mêmes réponses, elles s'enracinent dans la honte et la colère quand la confiance est brisée, quand l'amour s'est dissous, il en sait quelque chose de la dureté d'une relation qui bute sur des malentendus, son propre père lui a tourné le dos quand il a choisi d'entrer dans la police, son propre père l'a renié sans le dire, il était avocat, il aurait voulu que son fils fasse de même, il avait été content de le voir étudier le droit et tout à coup ce souhait de devenir flic, il avait cru à une rébellion, alors que non, Ludovic avait seulement du mal à s'imposer la discipline trop studieuse que ce genre d'études implique, il avait trop de désirs qu'il ne parvenait pas à contenir, il voulait se trouver un boulot, il était pressé tout à coup, il était pressé de vivre après que sa première petite amie l'eut laissé, il était pressé de faire ses preuves. Son père ne lui avait plus jamais adressé la parole, il ne pipait mot quand Ludovic venait déjeuner, sa mère faisait comme si tout allait